

PETIT-LOUIS, FILS D'UN CHARBONNIER ET FILLEUL DU ROI DE FRANCE

Version de Basse-Bretagne (résumée)

Le fils d'un roi de France en chassant dans une forêt s'égara à la tombée de la nuit. Il vit enfin une lumière, au loin, et arriva à la hutte d'un charbonnier, où il demanda l'hospitalité pour la nuit. La femme du charbonnier accoucha dans la nuit d'un gros garçon ; c'était leur neuvième enfant, et, comme ils étaient pauvres, ils avaient bien du mal à trouver des parrains et des marraines pour leurs enfants. Le prince proposa, sans se faire reconnaître, d'être parrain de l'enfant qui venait de naître et promit aussi de trouver une marraine. Au baptême l'enfant fut prénommé Louis. Le prince recommanda au charbonnier d'envoyer son fils à l'école, quand il serait en âge d'y aller, et il lui remit une lettre que son filleul devait lui rapporter lui-même, dans son palais, quand il pourrait la lire.

L'enfant venait à merveille. A l'école il apprenait tout ce qu'il voulait. Bientôt il put lire la lettre laissée à son père par son parrain, et il vit alors que celui-ci était le roi de France lui-même et qu'il lui disait d'aller le voir, dans son palais. Son père lui acheta un beau cheval, pour aller à Paris, et lui recommanda, avant de se mettre en route, de ne voyager ni avec un bossu, ni avec un boiteux, ni avec un Cacous (1). Il partit, content et joyeux. Mais il n'était pas loin encore quand il rencontra un bossu, qui voulut à toutes forces l'accompagner et sauta lestement sur la croupe du cheval. Comme Petit-Louis ne pouvait se débarrasser de lui, il retourna à la maison. Même aventure, deux jours après avec un boiteux.

Quand Petit-Louis repartit pour la troisième fois, bien décidé à ne plus revenir sur ses pas, son père ne lui donna pas un beau cheval, comme précédemment, mais son vieux cheval de charbonnier. Comme il longeait un grand bois, il remarqua sur un arbre une plume qui brillait comme du soleil.

— C'est sans doute, se disait-il en lui-même, une plume de la queue du paon de la princesse aux cheveux d'or, qui demeure dans un palais d'argent, et dont j'ai si souvent entendu parler ; il faut que j'essaie de l'avoir.

— Laissez-cette plume-là, mon maître, et poursuivez votre chemin ! lui dit son cheval. Mais Petit-Louis monta sur l'arbre, prit la plume merveilleuse et la mit à son chapeau.

Il arriva, un instant après, près d'une fontaine, au bord de la route. Comme il se penchait sur l'eau pour boire, un Cacous vint tout doucement, par derrière, le poussa violemment et le fit tomber dans le bassin ; puis il prit la lettre du parrain, courut au cheval et partit, au grand galop.

Pendant que Petit-Louis reprenait son voyage péniblement à pied, le Cacous était arrivé à Paris. Il alla tout droit au palais, où, grâce à la lettre, il se fit reconnaître comme filleul du prince. Quand Petit-Louis arriva aussi au palais du roi, il fut engagé comme valet d'écurie et retrouva ainsi son vieux cheval. Celui-ci lui prédit que beaucoup de peines et de travaux

l'attendaient parce qu'il lui avait désobéi en prenant la plume, mais que, s'il lui obéissait dorénavant, il triompherait.

Le Cacous qui avait reconnu Petit-Louis rêvait aux moyens de se débarrasser de lui. Comme depuis l'arrivée de Petit-Louis, les chevaux avaient bien meilleure mine, le roi en témoigna sa satisfaction. Petit-Louis, toutes les nuits, se servait de sa plume merveilleuse pour éclairer son écurie, pendant qu'il 'soignait les chevaux. Le Cacous le remarqua et alla en avertir le roi, disant que le nouveau valet d'écurie risquait d'incendier le palais. Le lendemain soir, le roi surprit Petit-Louis qui fut obligé de lui remettre la plume. Le roi l'emporta et toutes les nuits, il s'en servait en_ suite pour éclairer son palais et ses jardins.

Quelques jours après, le Cacous dit au roi que Petit-Louis s'était vanté d'être capable d'aller chercher la Princesse aux cheveux d'or, qui demeure dans son château d'argent. Aux protestations de Petit-Louis, le roi répondit :

— Tais-toi, et fais ce que tu as dit, ou il n'y a que la mort pour toi !

Petit-Louis rejoignit son cheval, bien triste, et lui raconta tout.

— Quand je vous disais de ne pas toucher à cette plume ! lui dit le cheval. Allez trouver le roi et dites-lui qu'il vous faut trois mulets chargés de pain, trois chargés de viande et trois autres chargés de gruau, et enfin moi, pour vous porter. Plus tard, je vous dirai quel usage vous devez faire de toutes ces provisions.

Petit-Louis retourna auprès du roi, qui lui fit donner tout tout ce dont il disait avoir besoin.

Il se mit alors en route, monté sur son vieux cheval et suivi des neuf mulets chargés des provisions que vous savez. Ils arrivèrent, sans tarder, dans un bois, où ils furent entourés de toutes sortes de bêtes fauves, lions, sangliers, loups, renards et autres, qui paraissaient affamés.

— Éventrez, vite, les sacs remplis de viande, dit le cheval à Petit-Louis, et jetez-en, à discrétion, à tous ces animaux-là !

Quand ils furent repus, un énorme lion s'avança vers Petit-Louis, et lui parla de la sorte :

— Mille grâces, Petit-Louis, filleul du roi de France ! Tu nous a sauvés, car nous allions tous mourir de faim. Je suis le roi de tous les animaux à quatre pattes, et si jamais tu as besoin de moi ou des miens, appelle-nous, et nous arriverons.

— Merci bien, dit Petit-Louis, ce n'est pas de refus. Et il poursuivit 'sa route.

Il rassasia de même, avec le pain emporté, un troupeau d'oies et obtint la promesse de la reine des oies de venir à son secours en cas de besoin, puis, avec les sacs de gruau, une armée d'énormes fourmis grandes comme des lièvres et des moutons ; là aussi la reine des fourmis l'assura de sa reconnaissance.

Petit-Louis continua sa route et arriva sur le rivage de la mer. Toujours sur le conseil du cheval, il rejeta un petit poisson près de mourir ; c'était le roi des poissons et il promit de venir au secours de son sauveur en cas de besoin.

Petit-Louis accosta à l'île de la Princesse et entra dans son château d'argent ; il se trouva, successivement, devant deux si belles jeunes filles qu'il les prit pour la princesse, mais l'une n'était que sa cuisinière, et l'autre sa femme de chambre. On le conduisit à la si belle Princesse ; elle l'avertit qu'il aurait bien du travail à exécuter avant de pouvoir l'emmener. D'abord : dessécher un premier étang, enlever toute la vase d'un deuxième, remplir un troisième de l'eau et des poissons du premier, et tout cela avec une coquille de patelle, et avant le lever du jour. Petit-Louis se désola d'abord, mais bientôt il pensa à la reine des oies et l'appela à son secours. Pour elle et les siens ce fut vite fait. La nuit suivante la Princesse lui donna à trier un énorme tas de trois grains, froment, avoine et orge. Mais Petit-Louis se souvint de la reine des fourmis et le lendemain la Princesse vit avec étonnement les trois tas, un de chaque sorte de grain. La troisième tâche était de passer la nuit dans la cage d'un lion qui n'avait rien mangé depuis huit jours. Mais Petit-Louis appela le roi des lions à son secours et celui-ci défendit au lion de lui faire du mal.

La Princesse alors fut obligée d'accompagner Petit-Louis, mais à l'insu de celui-ci, elle jeta les clefs de son château dans la mer. Quand ils prirent terre, Petit-Louis retrouva son vieux cheval qu'il avait laissé sur le rivage et ils partirent vers le roi. Celui-ci, qui était déjà vieux, tomba éperdument amoureux de la belle princesse et voulut l'épouser sur-le-champ. Mais elle s'y refusa, disant qu'il fallait lui transporter ici son château d'argent, qu'elle n'en habiterait pas d'autre. Le Cacous alors dit au roi :

— Pourquoi vous désoler ? Celui qui vous a amené la princesse, vous amènera aussi son château, sans doute.

Et le roi chargea Petit-Louis, sous peine de mort, de ramener le château d'argent. Suivant toujours le conseil de son vieux cheval, Petit-Louis demanda deux bâtiments, l'un chargé de pain et de viande, et l'autre vide, pour recevoir le château. Arrivé dans l'île de la princesse, Petit-Louis vit et rassasia deux lions affamés qui voulurent bien transporter le château sur le bateau. La Princesse ne consentit pas pour autant à épouser le roi : sans ses clefs, tombées à l'eau, il n'était pas possible d'entrer dans le château. Le Cacous, encore, insinua au roi de charger Petit-Louis de la recherche de ces clefs, sous peine de mort.

Arrivé sur le rivage de la mer, Petit-Louis appela le roi des poissons — auquel il avait sauvé la vie — à l'aide ; le roi des poissons fit venir tous ses sujets, mais aucun n'avait vu les clefs. Il n'y avait que la vieille qui ne s'était pas encore présentée à l'appel du roi. Elle arriva enfin, traînant le trousseau de clefs. Le roi des poissons les porta aussitôt à Petit-Louis qui put les remettre au roi. Mais la Princesse trouva encore à redire : le roi était bien vieux pour elle, mais on pouvait demander à Petit-Louis d'aller chercher de l'eau de vie et de l'eau de mort, et, avec ces deux fioles merveilleuses, on ferait revenir le roi à l'âge de vingt ans. Le Cacous renchérit sur la Princesse et Petit-Louis reçut l'ordre de partir.

— C'est notre dernière épreuve, lui dit son cheval, mais c'est aussi la plus difficile.

Arrivés non loin des deux fontaines merveilleuses, le cheval dit à Petit-Louis qu'il devait le tuer et se cacher dans ses entrailles, attraper deux corbeaux qui descendraient attirés par la chair, attacher d'abord à l'un les fioles en le chargeant d'aller les remplir aux deux fontaines ; avec quelques gouttes d'eau de vie, il n'aurait plus qu'à le ressusciter, lui. Petit-Louis fit comme son cheval lui avait recommandé de faire, mais le premier corbeau revint les fioles vides et les plumes brûlées, car les fontaines étaient gardées par des serpents à sept têtes vomissant le feu. Le second corbeau cependant fut plus heureux et rapporta les deux fioles remplies. Petit-Louis ressuscita alors son cheval, qui se mit à hennir : il avait perdu l'usage de la parole.

Quand le vieux roi les vit arriver avec les eaux merveilleuses, il demanda à être rajeuni sur-le-champ pour se marier avec la Princesse aux cheveux d'or. La Princesse versa sur lui quatre gouttes de l'eau de mort, et aussitôt il cessa de vivre.

— Emportez cette charogne, et jetez-la à pourrir dans les fossés du château, cria-t-elle, alors. Et l'on fit comme elle avait ordonné. Le Cacous, voyant cela, déguerpit, comme si le diable avait été à ses trousses. Et Petit-Louis se maria avec la Princesse aux cheveux d'or.

LUZEL, Veillées bretonnes (éd. 1879), 148-180.

(1) Les Cacous ou Caqueux étaient des espèces de parias, d'individus hors de la société et qui exerçaient ordinairement, en Bretagne, le métier de cordiers.